Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 51

Artikel: Echos et nouvelles
Autor: Senso, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186007

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'être renouvelé, M. Steck a offert un lit et chaque membre du Comité a bien dû en faire autant; puis, M. Steck fait partie de sept sociétés, et chacune de ces sociétés a donné un lit; enfin, M. Steck est allé trouver Mme X. — M. Y. — et de chacune de ces visites il a rapporté un lit, et il a meublé son Asile. On ne distribuait de la soupe que le soir; une brave dame donne 1200 francs par an, et avec cette somme on peut faire de la soupe chaque matin.

Allez, vous dis-je, visiter l'Asile de nuit de Genève. Vous en sortirez sous le charme d'une heure bien employée; vous aurez vu un établissement utile, dirigé par un homme convaincu, tout entier à sa tâche et qui, avec des ressources modestes, un enthousiasme communicatif, du cœur et de la volonté, trouve moyen de faire beaucoup de bien; vous aurez vu une femme modeste, recevant les pensionnaires avec une douce fermeté qui impose le respect. Et vous vous direz peut-être : Un asile de nuit serait utile ailleurs qu'à Genève; pour le fonder procurons-nous de l'argent, cherchons un local, mais trouvons surtout l'homme à qui nous le confierons. S. C.

Echos et nouvelles.

Il y a quelques jours, l'Académie française a ouvert ses portes à Eugène Labiche, auteur qui a eu le rare privilége d'amuser pendant plus d'un quart de siècle ses contemporains. Ceux qui ont vu jouer la *Cagnotte*, le *Voyage de M. Perrichon*, *Embrassons-nous, Folleville*, ces désopilantes comédies où le joyeux vaudevilliste a semé le sel gaulois à pleines mains, trouveront que la docte assemblée a eu cette fois la main heureuse et a, en quelque sorte, ratifié le choix du public. Il paraît cependant que la chose ne s'est pas faite toute seule. L'active intervention d'Emile Augier a seule pu vaincre les résistances d'un certain nombre d'immortels revêches qui croyaient, paraît-il, commettre un crime de lèse-académie en accueillant le spirituel écrivain.

* * *

Emile Augier a raconté lui-même dans quelles circonstances il eut l'idée de pousser son ami à poser sa candidature. L'auteur de l'*Aventurière* était allé passer quelques semaines chez l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie*. Un jour que ce dernier était sorti, Augier passa l'après-midi enfermé dans la bibliothèque où se trouvait tout le répertoire de Labiche : — Je n'avais jamais lu, dit-il, ces pièces qui m'avaient tant réjoui à la scène; je me figurais, comme bien d'autres, qu'elles avaient besoin du jeu *abracadabrant* de leurs interprètes, et l'auteur lui-même m'entretenait dans cette illusion, par la façon plus que modeste dont il parlait de son œuvre. Eh bien! je me trompais comme l'auteur, comme tous ceux qui partagent cette idée.

Quand Labiche rentra :

— Je veux avoir votre théâtre, lui dit Augier; où se le procure-t-on ?

— Nulle part. Mes pièces n'ont pas été rassemblées; elles ont paru chez trente-six libraires dans les formats les plus variés...

— Faites vos œuvres complètes alors !

— Vous plaisantez! Est-ce que ces farces-là sont des œuvres ? Si je faisais mine de les prendre au sérieux, la grammaire et la syntaxe m'intenteraient un procès en dommages-intérêts pour viol.

— Vous les chiffonnez quelquefois, j'en conviens, dit Emile Augier, mais toujours si drôlement qu'elles ne peuvent pas vous en garder rancune. D'ailleurs, c'est le droit des maîtres et vous êtes un maître.

Bref. Eugène Labiche finit par se décider et publia ses œuvres complètes, qui éveillèrent une admiration générale, dont Emile Augier profita pour assurer le succès de celui qu'on pourrait appeler le petit-fils de Molière.

* * *

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces deux hommes, unis aujourd'hui par une bonne et franche amitié, ont failli autrefois en venir aux mains, comme les chevaliers du moyen âge. Il y a bien longtemps de cela, à la suite d'une querelle assez vive, Augier avait écrit à Labiche une lettre dans laquelle il lui disait, comme dans le drame romantique : « Cette injure ne peut être lavée qu'avec du sang. »

Labiche avait alors sur le duel des idées absolument différentes. Sans se troubler, il prit une feuille de papier, dessina deux duellistes se perçant mutuellement d'outre en outre et écrivit au-dessous cette légende : « Ils se sont battus et ils se sont fait du mal. »

En recevant cette réponse, Augier, encore furieux, écrivit de nouveau une lettre, insistant sur la nécessité d'une réparation par les armes. Mais Labiche ne se déconcerta pas. Il reprit la plume et composa un mélancolique paysage : deux tombes jumelles sur lesquelles s'épandait la triste chevelure d'un saule-pleureur. Sur l'une de ces tombes on lisait : « Ci-gît Labiche; » sur l'autre : « Ci-gît Augier. » Et au-dessous : « La mort les a réunis! »

Cette boutade désarma complétement Emile Augier, et le soir les deux adversaires prenaient un « verre » au café voisin. MARC SENSO.

Coumeint quiet on sè paô pas adè fiâ ài syndiquo.

On bravo citoyen étâi z'u pè Lozena on dzo dè martsi, kâ quand bin on n'a rein à lâi menâ veindrè, on est tot parâi d'obedzi dè lâi allâ dè sa-t-ein quatoozè po çosse et po cein; faut tant dè clliâo bregandéri dein lo mènadzo! — « Du que te vas pè Lozena, se lâi fâ sa fenna, tè faut atsetâ on bocon dè tsai po déman; n'é pas einviâ d'allâ âo predzo et y'ari lisi de cein férè mitenâ dè sorta. » L'est bon. Noutron citoyen part po la capitala avoué on lindzo po einvortolhi lo ruti, et arrevâ lé, va coumandâ sa tsai tsi Tintorâi lo boutsi, et va férè sè